

p32

« Communication », par Arnaud Rivière...

« Le plus gros problème en communication... est l'illusion qu'elle ait lieu. »
George Bernard Shaw

La communication... C'est probablement son absence que nous avons ressentie en quittant Shanghai vers la province du Xinjiang. C'était comme si nous tombions dans un monde étrange qui se déroule le long de l'ancestrale route de la soie : être en Chine sans pour autant y être et commencer à distinguer le Moyen-Orient sans pour autant l'atteindre. Ces images retranscrivent certains signes que nous avons à décoder et certains échanges que nous aimerions comprendre...

p38

Portraits à la cuisine, par Arnaud De Grave

Laissez-moi vous présenter certaines personnes qui vivent dans « mon » petit village dans les Pyrénées, Casteil. Ils font tous partie de ma jeunesse alors que depuis ma naissance j'y ai passé mes vacances d'été, de Pâques et parfois de la Toussaint, chaque année... Mon idée ici est de les photographier en relation avec leur maison et beaucoup d'entre eux, même s'ils possèdent une grande maison, passent le plus clair de leur temps dans la cuisine, lieu de vie et de convivialité...

Tous les portraits ont été réalisés avec un Polaroid 600SE, au 150mm f3.5 avec une lentille multiplicatrice sur du film instantané fuji FP-100C. Je présente ici des scans des instantanés mais le projet final fera intervenir des « négatifs récupérés » afin de profiter de l'aspect atemporel de ce procédé. Toutes les photos des cuisines ont été prises avec le même appareil mais au moyen d'un objectif 75mm f3.5 sur du film instantané fuji FP-3000B. Je présente ici des scans du « négatif papier » qui seront aussi utilisés pour le projet final.

Je remercie du fond du coeur tous ces gens si gentils et patients avec moi...

p40

America Crossing, par Sébastien Hentz

Pour nous autres résidents du Vieux Continent, la sensation d'espace est très différente aux USA et en particulier dans le Sud Ouest. Les villes là-bas, bien qu'extrêmement peuplées, s'étendent incroyablement dans l'espace pour ne laisser le désert reprendre sa place que très progressivement sans frontière franche. Cette série n'est pas une étude sociologique sur l'expansion urbaine ou sur le cliché ressassé des USA bipolaires urbains/ruraux, riches/pauvres, terre/littoral, dense/vide. C'est au contraire une tentative de montrer la sensation d'un continuum: il se trouve clairement un effet d'échelle, que ce soit dans le désert ou dans les villes, qui rend l'humain moins prééminent, qui dilate le temps et rend la vie moins dense en même temps que les temps de trajet augmentent.

p42

Beijing Lu, par Barthélémy Longueville

Depuis le Bund au lever de soleil jusqu'à la banlieue ouest et son soleil mourant dans la brume, la rue de Pékin (Beijing Lu) s'étend sur l'histoire, la vie et l'atmosphère de la ville de Shanghai. Avec ses multitudes de ruelles rayonnant à partir de la rue principale, la rue de Pékin est à l'image de la ville. Elle englobe tous les aspects de Shanghai, et porte en elle ce qui rend ma relation avec cette mégapole si particulière et passionnée.

Ce projet en est encore à un stade préliminaire, à terme il sera constitué d'un livre en deux volumes et d'une exposition. Habitant à proximité, je travaille actuellement sur la partie ouest de la rue. Mon approche est assez simple, je photographie à l'occasion de ballades matinales dans cette zone, ces séances sont fréquentes. Je pars d'un emplacement choisi, puis je me laisse engoutir par la ville au travers des rencontres et des découvertes le long du chemin. J'essaie de capturer les multiples ambiances dressant le portrait complexe de Shanghai.

p44

A la recherche de la sérénité en forêt primaire, par Arnaud De Grave

Il y a un an de cela, je ne savais pas différencier un bouleau d'un lampadaire, tout arbre avec aiguilles était un sapin et je n'avais aucune idée que le palmier n'était pas, en fait, un arbre... Depuis, alors que j'écris ces quelques lignes, j'ai fait plusieurs voyages de quelques jours, quelques semaines voire quelques mois à la recherche de ce sentiment de sérénité qui semble prédominer lorsque l'on se tient sous la canopée d'un Thuja Plicata (thuja géant) de 800 ans, lorsque l'on pose sa main sur l'écorce d'un vénérable Pseudotsuga Menziesii (pin de Douglas). Cette série cherche à rendre la majesté de ces arbres des forêts primaires, arbres qui ont germé bien avant l'arrivée de l'homme, et documente ma quête pour aller à leur rencontre.

Il est à noter que je ne suis pas un hippie qui aime à embrasser les arbres et pense communiquer avec eux...

BOP



PHOTO ANALOGIES #1

EDITORIAL

Cher lecteurs, vous trouverez dans ce petit fascicule les versions françaises de textes anglais à l'intérieur de ce premier numéro du magazine Photo Analogies. Tout n'a pas été édité dans les deux langues cependant et nous vous invitons à chercher plus d'informations sur le site Internet de l'association...

Pour BOP, son président, Arnaud De Grave

Le magazine présente des rubriques qui seront sans doute habituelles, en plus des « news » et qui constituent le corps de Photo Analogies.

Les *BOP X-Files*, une référence à peine cachée, sont des articles de fond sur les travaux de certains membres. Ces dossiers, longs, sont prévus pour placer le lecteur dans un contexte, pour le plonger dans les travaux on l'espère un certain temps. La plupart de ces projets ont pris des années à voir le jour, et certains ne sont pas encore achevés, s'il le seront jamais... Dans ce premier numéro on trouve deux dossiers. Le premier est une collaboration entre Arnaud Thurel et des écrivains autour des friches industrielles, travail au sténopé toujours en cours. Le deuxième dossier propose de suivre l'intérêt de Barthélémy Longueville pour la vie des gens, la vie de personnes qu'il rencontre par-ci par-là au hasard. Le titre en est « Life Stories - Histoires de vies » et décrit très bien le travail.

Là aussi c'est un projet en cours, il ne manque vraiment pas d'histoires de vies dans le vaste monde...

« *From the archive vault* » est le coffre métaphorique des archives de BOP. Certaines photos montrées lors d'expositions (sur le site Internet de l'association ou bien sur des murs réels) sont exhumées et apparaissent dans la cohérence de l'exposition globale. Nous demandons aussi à un membre de nous expliquer un de ses clichés, tant du point de vue technique que du point de vue de ses intentions...

Les « *Work in progress* » présentent certains travaux en cours des membres, chacun sur une double page. Assurément ses travaux deviendront des expositions à part entière ou bien des dossiers dans des numéros suivants de BOP Photo Analogies...

p5

Friches industrielles, par Arnaud Thurel

L'exposition « Lost Places 2 » fait suite à une première série de photos qu'Arnaud Thurel a déjà montrée, notamment au Copenhagen Photo Festival en juin 2011 lors d'une exposition commune des photographes de l'association BOP. La série proposée montre donc pour la première fois la suite de ce travail.

Les lieux photographiés ici sont caractérisés par un « vide augmenté ». Structures détruites, objets de la vie courante abandonnés tels des chaises, des bureaux, des pianos, voire des plantes vertes... Tous ces éléments sont autant de preuves de « ce qui a été » mais aussi de ce que ces objets et lieux sont devenus après que les activités humaines « normales » les ont laissés derrière elles.

De tels lieux, également appelés « friches industrielles », sont en réalité tout sauf isolés puisque de multiples groupes se les accaparent une fois fermés. On y croise alors des jeunes, des joueurs de airsoft ou autres paintball, des taggers, des SDF, des gardiens...

Ces photos ont été prises avec un appareil photo sténopé (appareil dont l'objectif est remplacé par un trou de très faible diamètre, descendant des « camera obscura », induisant des temps de poses supérieurs à la minute). Cette « impression paresseuse » de la pellicule est à mettre en regard de la lente dégradation des lieux photographiés.

p20

Histoires de vies, par Barthélémy Longueville

Dans cette série, j'utilise la photographie comme une excuse, une clé pour ouvrir des portes et mettre un pied dans la vie des gens que je rencontre. Ces rencontres sont guidées par l'appareil que j'ai en main, elles peuvent se produire dans n'importe quel endroit, à n'importe quel moment. Souvent, des gens incroyables se cachent simplement au coin de la rue.

J'utilise un processus simple : après un ou deux rapides portraits, je m'arrête de photographier et nous discutons, en utilisant la langue que nous avons la chance de partager, souvent c'est avec les mains. Ces conversations sont parfois des voyages extraordinaires dans des parcours de vie hors du commun. Certains parlent de détails intimes, d'autre préfèrent revenir sur l'histoire des lieux qu'ils ont aimés et parfois je ne peux que deviner ce qui est évoqué. Pour ce premier numéro de BOP Photo Analogies, j'ai sélectionné sept de ces rencontres qui font maintenant partie de mon propre parcours de vie.



BOP est composé de Arnaud De Grave (Président et co-fondateur), Barthélémy Longueville (Secrétaire et co-fondateur), Arnaud Thurel (Trésorier), Jean-François Boujut, Arnaud Rivière, Chris Huby et Sébastien Hentz
BOP "habite" au 37 lot. Champ du Bourg, 38570 Goncelin, France

BOP Photo Analogies #1 est une publication © BOP 2012, chaque photographie est la propriété du photographe correspondant...
Directeur de publication : Arnaud De Grave
Editeur en chef : Barthélémy Longueville
Mise en page et conception graphique : Arnaud De Grave
Ont contribué à ce numéro : Arnaud De Grave, Barthélémy Longueville, Arnaud Thurel, Arnaud Rivière, Sébastien Hentz, Jean-François Boujut, Dirk Steffen, Jon Ellis, Sean Lotman, Tom Wiebe, Yannick Vigouroux, Nicolas Lefebvre

p22

Dans le passé, dès ses premières années d'existence, la ville de Shanghai re-gorgeait de maisons de thé, pas celles du type élégant aux meubles raffinés mais plutôt celles du style « bruyant ». Il reste très peu de cette époque mais en ce matin pluvieux j'ai eu la chance de prendre un thé dans un de ces lieux rare et d'apprécier une conversation animée avec M. Tan.

Nous avons couvert beaucoup de sujets, en commençant par le classement des Français célèbres. Étonnamment ou non, M. Tan classe en premier Napoléon, puis vient De Gaulle, Chirac et enfin Mitterrand. Volontairement il ne se réfère pas à Sarkozy qui, selon lui, n'aurait pas du être président.

Et ce n'était que le début, un échauffement donc. Ensuite, nous avons évoqué les incroyables jeunes années de M. Tan, alors qu'il travaillait à la construction du réseau routier dans le farwest chinois (Xinjiang, Gansu, Qinghai). Il a des souvenirs éblouissants de ces régions sauvages, connues pour leurs extrêmes conditions météorologiques. Selon M. Tan, ces lieux ne sont pas décents pour les êtres humains. Le pire semble être Goldmud, dans la province du Qinghai. Il y était dans la fin des années soixante ; alors, même la nourriture de base était un problème.

C'était intéressant, il a ensuite changé de sujet pour commenter ses préoccupations à propos du mode de vie des jeunes générations vivant à Shanghai, par opposition à leur aînés, il s'énerva lui-même de ses propres conclusions sur le sujet. Plus il parlait, plus il était nerveux pour finalement perdre le contrôle de la conversation en y mélangeant des expressions en dialecte local. J'étais bien évidemment totalement perdu dans son propos et je ne pouvais qu'acquiescer en prononçant quelques « mmm... mmm »

Lorsqu'il ne conversait pas énergiquement, réchauffant sa main sur sa théière ; il fumait et le reste du temps toussait comme l'enfer. J'ai intelligemment utilisé l'une de ces pauses pour changer de sujet et lui demander de prendre son portrait. Il a fallu encore une dizaine de minutes pour échapper à son intérêt soudain pour la photographie et écouter le développement de son point de vue concernant les marques japonaises d'appareils photo ; et j'ai réussi enfin à prendre cette photo.

p23

Maoshan fut la retraite du premier maître de l'École Shangqing du taoïsme. Au cours de la dynastie Yuan, cette faction du taoïsme a même été appelée « le Maoshan ». Aujourd'hui, cette coutume est bien vivante, même si elle a beaucoup évolué et est maintenant très éloignée de la pratique initiale. L'histoire du Maoshan est remplie d'événements ; les temples initiaux ont été détruits pendant la guerre contre le Japon puis par la Révolution culturelle. Le lieu est aujourd'hui un mélange, classique en Chine, d'attractions touristiques et de lieux de prière, mais il y subsiste une atmosphère unique.

Je suis entré sur le site depuis la vallée par une

courte randonnée à travers une forêt de pins, très agréable et sauvage jusqu'au premier bâtiment, un labyrinthe en forme de « ba qua » qui marque l'entrée officielle du temple Maoshan. À partir de ce lieu, les rencontres avec plusieurs moines ont rythmé le parcours tout au long des escaliers qui mènent au sommet ; certains d'entre eux étaient très bavards, désireux de présenter leur croyance et les principes du taoïsme Maoshan. De ces brèves discussions, il est difficile pour moi de cerner si il s'agit d'une entreprise, essayant de vendre autant que possible s'appuyant sur une ancienne coutume, ou bien s'il s'agit d'une croyance réellement sincère. Les autres visiteurs, pour la plupart chinois, semblent également hésiter entre le divertissement et les pratiques ancestrales.

Est-ce tout cela un cirque de diseurs de bonne aventure ou bien ces moines maîtrisent-ils réellement les recettes alchimiques menant à l'immortalité ? Par exemple, si l'on veut comprendre quels sont les éléments naturels qui ont influencé sa naissance et sa destinée, on doit faire don d'un montant de 198 RMB (Environ 22 euros) au minimum et bien sûr, plus l'on donne, plus le résultat est précis et bien entendu, plus éclatant sera son avenir. Une fois en haut, les escaliers rejoignent la route principale et la foule des visiteurs qui arrivent en voiture et autobus. C'est l'entrée du temple principal, et à cet endroit, le spectacle devient frénétique. Après quelques minutes, je crois comprendre le principe de base: plus l'on dépense d'argent en bâtons d'encens que l'on brûle sur place, plus sa famille sera chanceuse.

p24

Je suis là, sur les pentes du volcan Ijen. L'endroit est spectaculaire par la démonstration de la puissance destructrice de la nature, mais également pour la mine de soufre quasi-médiévale que le cratère cache.

Je rencontre pour la première fois l'un des mineurs, quatre-vingt kilogrammes sur ses épaules : la moitié de son salaire pour la journée, plus que son propre poids et deux fois son âge. Mineur est son premier emploi, il prie tous les jours pour que cela ne soit pas le dernier. Ses jambes sont littéralement pliées sous la charge, il descend le chemin, tombant presque à chaque pas. La charge est constituée de plaques de soufre solide dans deux paniers reliés par un bambou raide coupé en deux en longueur. Nul ne peut effectuer le trajet en une seule étape, le rythme des arrêts sur la piste est donné par de petites alcôves, un siège taillé dans la roche et une zone plate pour maintenir les paniers pendant le repos.

On dit que certains d'entre eux peuvent réaliser la boucle trois fois par jour : deux heures pour extraire le soufre, un peu moins de 90 kg sur les épaules, 250 mètres d'ascension pour sortir du cratère, 3,6 km de descente jusqu'à la zone de chargement des camions, puis le même chemin pour le retour. Il y a encore deux cent mineurs en activité sur les pentes du volcan Ijen. Leur travail est incroyablement harassant. Tous les jours, quel que soit le temps, ils plongent dans la fumée de soufre pour extraire et transporter de haut en bas leur

Histoires de vies, par Barthélémy Longueville

charge jaune pour 0,05 dollar le kilo. Dans les meilleures conditions, leur salaire peut atteindre dix dollars par jour, peut-être six ou sept en moyenne. Cela représente au moins cinq fois le salaire moyen des agriculteurs vivant dans la région.

L'espoir est ce qui pousse ces hommes au cœur du volcan, leur douleur donne argent et sécurité à leurs familles. Malheureusement, ce n'est parfois pas suffisant pour éviter à leurs enfants de subir le même sort. En début de matinée, j'ai rencontré un homme de vingt ans, montant rapidement avec un panier vide, son père était mineur ici, il est mort d'une maladie pulmonaire. Mais ce jeune n'a pu faire d'autre choix que de suivre sa piste...

p25

Marcel n'est pas si jeune, mais il sourit toujours beaucoup sous sa moustache. Il est toujours célibataire et vit avec sa mère. Partout où il va, il prend avec lui un petit album contenant les photos des miniatures de moulins à vent ou moulins à aubes qu'il construit dans son jardin. Marcel, avec un tas d'outils faits maison, apporte le meilleur savoir-faire de la région pour réaliser un méchoui d'agneaux. C'est son métier. Il met en avant le service et l'expérience: avec lui, pas besoin de s'inquiéter, il a une connaissance experte de la préparation de la bête, comment l'assaisonner et comment contrôler et apprivoiser le feu.

Ce n'est pas une petite affaire: il faut lui fournir l'oxydant approprié (de la bière Kronenbourg en 33cl, celle avec le flocon bleu visible quand la bière est fraîche) et il veillera à une cuisson parfaite pour vos invités. Sans blague, ce jour-là, une fois les 60 convives repus par deux agneaux et un volume de vin conséquent, Marcel eu droit à une « standing ovation ».

Bien sûr, il ne donnera à personne les clefs de la recette qui l'a rendu célèbre. Votre reporter préféré a eu droit seulement à un aperçu. Il semble que tout vienne de l'huile aromatique étalée durant la cuisson au moyen d'une lourde tige massant la bête (la sauce est préparée au préalable à partir d'ingrédients secrets). J'espère juste que cette sauce n'a rien de commun avec l'huile noire et collante utilisée pour lubrifier le tourne-broche maison qui assure un rôti homogène de l'animal, une batterie de voiture, un moteur électrique de machine à laver relié par une boîte de vitesses de moto à une broche énorme.

Note du photographe : pour les lecteurs non français, qui ont peut-être besoin d'un peu de contexte historique et culturel, en été, nous, Français, en particulier dans les régions reculées du pays, nous aimons nous retrouver le soir et griller à la broche des animaux complets (porc, agneau et même bœuf). Concernant l'agneau, cette tradition nous vient de nos voisins du nord de l'Afrique et nous en avons réutilisé le nom officiel : « méchoui ».

p26

Mon dernier jour au Bhoutan ; après un trajet agréable depuis le nord de Paro, la

route étroite atteint le vieux Dzong. Ce château et monastère fortifié est aujourd'hui en ruines. De ce lieu exceptionnel, les jours dé-gagés, on peut voir les sommets surplombant la vallée de leurs 6800m d'altitude. En redescendant vers le village au pied du Dzong, je m'arrête pour me reposer près d'une sorte de stupa et j'admire la vue au-dessus des rizières. Là, deux vieilles femmes bavardent et font des prières. L'une d'entre elles essaie de faire tourner les moulins à prières situés sous le toit au-dessus de nous. Je devine que ce n'est pas la procédure standard car de petites hélices indiquent que ces moulins sont supposés tourner à la seule force du vent. Elle est trop petite et essaye en vain de pousser les pales. Je décide de lui donner un coup de main pour quelques tours. Puis, elle commence à me parler comme si il était évident que je comprenne sa langue. Bien sûr, il n'en est rien, mais, en témoigne nos sourires, c'est néanmoins une « conversation » agréable. Je ne connais ni son nom, ni son âge et je ne peux que deviner ce qu'est sa vie à partir de mes connaissance du Bhoutan et de ce lieu en particulier. Elle a certainement plus de quatre vingt ans, et quand elle est né, le pays échappait tout juste à un âge féodal durant lequel les seigneurs de différentes vallées combattaient pour le pouvoir. L'électricité et la télévision ne sont arrivés dans la vallée qu'il y a dix ans. Ses yeux, plissés par le temps, doivent avoir vu tant de changements...

A l'aide de quelques gestes, elle a simplement accepté ma proposition de portrait, en voici le résultat.

Deux ans après, alors que j'écris ces lignes, je l'imagine assise à la même place, à contempler la vallée et les corbeaux sacrés volant au-dessus des rizières. Je sens que je peux voir au travers de ses yeux, témoins de la beauté intacte du dernier paradis sur terre...

p28

L'hiver est assez brumeux dans la vaste zone environnant Shanghai, mais dans la période du nouvel année chinois, à la fin de Janvier, les années heureuses apportent une semaine de jours secs et lumineux. Je me suis

p30

Une photographie expliquée par le photographe : « Le moulin de Tencin », par Jean-François Boujut...

J'ai toujours été attiré par les métiers manuels, sûrement par fidélité à mon grand père paternel que j'imaginais inventeur et bricoleur génial, ou bien à mon autre grand père, horloger patient courbé sur son ouvrage dans la petite pièce qui lui servait d'atelier. J'ai donc un temps embrassé les presses et les marteaux pilons : l'industrie. J'y ai recherché le « métier », l'art de la chose bien faite. C'est ce fil qui me conduit à rechercher aujourd'hui à travers ce travail ce qui relie l'homme de l'art, l'ouvrier dans son atelier, l'artisan et l'artiste. Un sens donné à son geste qui permet de donner de la valeur aux choses. La racine de la valeur naît dans le cœur des hommes, mais elle passe par ses mains. C'est par le geste et la posture qu'on décèle la qualité d'âme de l'Homme. Curieusement, dans ce moulin perdu à l'aube du vingt-et-unième siècle, les images que j'ai captées semblent parfois intemporelles. Si ce n'est quelques marqueurs d'époque (les vêtements par exemple), rien ne dis-

échappé de cette Shanghai endormie pour une journée à Jinxi et ses environs. Il s'agit d'une ancienne petite ville sur la rive de l'un des nombreux lacs du delta Yangse. J'ai passé la journée à explorer les ruelles de la vieille ville, à bavarder avec les gens du pays.

En dépit d'un projet visant à faire de la bourgade une attraction touristique majeure, les habitants de la vieille ville ont gardé leurs habitudes. Comme les intérieurs des logements sont étroits, sombres et froids en hiver, les portes et fenêtres restent grandes ouvertes aussi longtemps que le soleil est levé et des chaises sont installées dans les rues pour attraper tout rayon d'une lumière chaude.

En hiver, l'ambiance est aussi plus délicate: le soleil donne des tons adoucis aux objets, les murs, les portes, sont extraits de la froideur de l'ombre. Depuis la rue, on peut apercevoir l'intérieur des maison traditionnelles. La plupart des habitants sont des retraités, leurs fils et leurs filles vivent dans les grandes villes où il est plus facile de trouver un emploi. Mais au cours de la période du nouvel an, tout ce petit monde est de retour et les familles célèbrent la fête du printemps par de nombreux et mémorables banquets.

En fin de journée, j'ai trouvé une maison de thé minuscule mais agréable près du petit lac entouré par la vieille ville. J'ai eu la chance de rencontrer et de discuter avec l'homme qui dirige l'endroit. M. Wu est un jeune et talentueux artiste et un excellent homme d'affaires. Il est né dans l'extrême sud de la Chine, dans la province du Yunnan ; et c'est le hasard qui l'a amenée à s'installer dans la riche province industrielle du Jiangsu... Son salon de thé est élégamment décoré. Il y vend également quelques objets d'art. Le soleil était doux, chaud et confortable et j'ai passé un excellent moment à prendre quelques notes en buvant un thé aux fleurs d'Osmanthes fait maison. L'art du thé comprend l'emplacement et son l'environnement comme élément essentiel d'une dégustation, celle-ci était réussie.

p29

Shiling est un village paisible dans l'est du Bhoutan. Pas si facile d'accès, il est à deux jours et demi de route de la capitale, suivi par 1200m de dénivelé dans la forêt. Cela peut prendre entre 3 et 6 heures supplémentaires, en fonction de sa condition physique. Il n'y a pas de route, pas d'électricité, pas d'infrastructures ; juste quelques maisons perdues dans la verdure sauvage. La vie y est simple mais nécessite un travail acharné et les seules ressources disponibles sont le travail manuel et la connaissance de l'agriculture et des animaux. Même si l'état du Bhoutan offre un système social de base, dans le village il faut compter principalement sur sa famille.

Mais même là, au milieu de la végétation luxuriante de l'Himalaya, se trouve une école. Tous les enfants de Shiling, marchent une heure tous les matins sur un sentier de forêt pour rejoindre le village situé plus haut. Les filles cachent leurs livres et stylos dans un pli de leur Kira, le vêtement traditionnel. Le gouvernement Bhoutanais envoie chaque année, partout dans le pays, la nouvelle génération d'enseignants pour leur première affectation. Ils apporteront les base de l'éducation à la culture traditionnelle, les bases de l'anglais, des mathématiques, et ceci même dans les plus les régions éloignées. Cette école ressemble à n'importe quelle autre école dans le monde, hormis sa cour de récréation qui a un panorama à 360 degré sur les profondes vallées couvertes de forêts de ce dernier paradis sur Terre.

A la fin de la journée, les enfants redescendent jusqu'au village, en accélérant le rythme. Il n'est pas bon de rester la nuit dans la forêt. Le mois précédent, un agriculteur de la vallée voisine a été tué par un tigre sauvage. Sur le chemin, ils recueillent des branches de pins, pleines de sève, elles fournissent la lumière pour le dîner que l'ensemble de la famille partagera autour de l'âtre, riz, des piments verts à la crème et des morceaux de viande séchée provenant de la ferme.

tingue ces travailleurs de leur aînés. L'image que j'ai choisie se joue de la lumière dans un contre jour énigmatique. Sommes nous au 17ème siècle ? Dans une fabrique où Vermeer posait son chevalé ? L'humanité éternelle des gestes simples nous saute au visage dès qu'elle nous est montrée. La photographie a cela d'unique et de puissant ; c'est un révélateur d'éternité. Ici mon travail a simplement consisté à capter cette essence pour la montrer dans toute sa simplicité. Rien n'est préparé ni posé ; aucune mise en scène.

Cette scène a une lumière particulièrement difficile. L'éclairage naturel a obligé à travailler au 1/15ème de seconde. Les images ont été faites à main levée, sans pied, ce qui a été assez sportif vu la taille de la pièce et l'encombrement ! La pellicule TriX a permis par sa grande souplesse d'obtenir un peu de matière dans les ombres et les hautes lumières, même si je ne suis pas allé chercher les détails de la fenêtre, ce qui aurait distrait le regard du sujet principal. Un masquage a été nécessaire pour densifier les noirs tout en gardant un peu de transparence aux tismus.